

Mes ailes, je les dois
 A l'incompréhension inconscient
 En laquelle je me suis vu muré,
 A l'amour malhabile
 Vainement prodigué;
 A la rancune triste, absurde, torve, latente
 Tantôt de ceux qui m'aimèrent, et tantôt de ceux
 [qui me haïrent;
 A l'intense sentiment que mon insuffisance
 Valait celle de notre gîte éternel et pourri !

Ah, celui qui vit dans le froid, ou mieux, qui
 [en meurt

Avec sa plaie que personne ne panse
 Et ses secrets jamais partagés,
 Bien sûr il rêvera de voler, de s'enfuir !
 Hé bien, mes ailes je les dois
 A ce que je n'avais où aller
 Où je ne fusse intrus parmi les invités.

Mes ailes, je les dois
 A tout l'amour que j'ai recueilli en moi-même :
 Aux baisers que j'ai flétris de vieillesse,
 Aux étreintes qui se sont rétractées entre mes
 [bras,

Aux rôles de la chair misérable,
 Aux attentes de qui ne venait pas,
 A la désolation de l'âme essulée,
 Je les leur dois
 Mes ailes !

Et mon désir inassouvi
 D'inassouvissement a gonflé jusqu'aux cieus,
 C'est alors que Toi, mon Dieu,
 Tu as planté ton étendard dans la terre de ma
 [poitrine.

Mes ailes, je les dois
 A tant de rêves où j'aurais voulu, ô Mort, pou-
 [voir te crier :

« Inutile ! Tu peux venir
 Achever de tuer toutes les morts de mon être !

Tout ce que la vie, en moi, a tué à petit feu
 Tu peux venir le prendre, tu le peux !
 Mais je ne suis pas destiné à mourir !
 Je prends mon envol !
 Je suis ailes vers le Futur ... »

FRANCISCO BUGALHO

FRANCISCO BUGALHO, né à Porto en 1905, est mort à Castelo de Vide en 1949.

Ses seuls recueils publiés sont « Margens » (1931), « Canções de entre Céu e terra » (1940) et « Paisagem » (1947).

L'EAU

Mélancolique, lente et triste
 La noria de l'enclos
 Chante sa vieille chanson.
 Une douceur de pastorale
 — O lyrique solitude ! —
 Vient et frappe à ma porte.

Ces quelques moments du soir
 Anxieuse, tout le jour,
 Les attend la terre altérée,
 Mais à cette heure elle s'apaise
 — C'est le seul instant du jour
 Où le soleil fasse trêve.

Les parfums qu'elle prodigue
 Font rêver celui qui les sent
 A de vagues folies charnelles.
 Dans l'air passent des lucioles
 Et la terre ardente, mouillée,
 Désire telle une femme.

Puis, la noria s'est tue.
 Par d'invisibles rigoles
 Coulent leur chuchotement
 — Musique douce et légère !... —
 Des eaux où fines se mirent
 Les étoiles insensibles.



FRANCISCO BUGALHO
 (1905-1949)

Crayon de Arlindo Vicente (1931)

NAISSANCE

Ma jument alesane
 Vient d'avoir un joli poulain.
 Il naquit au petit matin
 Lorsque le jour pointait à peine...

Dehors,
 Dans la placidité de l'heure glaciale,
 Silencieuse et déserte
 La terre sommeillait.
 Et par la porte ouverte
 De la vieille écurie
 Une haleine de vie s'échappait
 Et telle une fumée, sereine, se perdait.

L'ombre portée d'un lumignon débile
 Dansait, agile, sur les sombres murs.
 Et dans cette lumière opaque,
 Tendrement,
 Une chaude douceur enveloppait toute chose.

Sur la paille dorée,
 Pendant que le soleil, petit à petit,
 S'avavançait vers la porte,
 La mère gisait, maintenant reposée.
 Tout près, immobile, allongé
 Le poulain paraît n'être né
 Que pour succomber aussitôt
 Le corps déjà rompu
 Du labeur de la vie à peine commencée.

Je viens jusqu'à la porte,
 Contempler mon ami le jour.
 La campagne, toute blanche de givre,
 Brille aussi loin que porte mon regard...
 Est-ce enfantillage
 Ou poésie hors de saison,
 Mais la naissance, l'heure, la lumière,
 Font renaître en mon cœur un sentiment d'espoir.

(Traduit par A. Casais Monteiro et Pierre Hourcade).

LE JOURNAL DES POETES

Mensuel de création et d'information poétiques
 Édité par « La Maison du Poète »

Direction : Pierre-Louis Flouquet et Arthur Haulot, « La Maison du Poète », 158, rue de la Lune, Dilbeek - Belgique
 Secrétariat de rédaction : Edmond Vandercammen, Fernand Verhesen, Philippe Jones, Louis Dubrau.

Maison des Ecrivains belges : 150, Chaussée de Wavre, Bruxelles.

Administration : Editions Art et Technique, 89, rue Belliard, Bruxelles. Tél. 34.12.92.

Comité : A.-C. Aguespasse, Charles Bertin, Henri Cornelius, Guy de Bossière, Paul Février, Robert Goffin, Adrien Jans, Michel Lambotte, Géo Librecht, Marcel Lobet, Jeannine Moulin, René Meurant, Jean Mogin, Géo Norge, Marian Pankovski, Carlos de Radzitzky, Jean Tordeur.

ABONNEMENTS :

Belgique et Congo : 100 francs belges.
 Versements au C. C. P. 899.08 des Editions Art et Technique, 89, rue Belliard, Bruxelles. Ou par mandat postal ou chèque sur banque libellé au nom des Editions Art et Technique.

France et étranger : 1.000 francs français.
 Délégué-général pour la France : Jean-Paul Vaillant, 194, avenue Michel Bizot, Paris XIIe. C. C. P. 8377.70 (Le Tarare).

CARLOS QUEIROZ

CARLOS QUEIROZ, né à Lisbonne en 1907, est mort à Paris, où il se trouvait de passage, en 1949.
 Il n'a laissé que deux brefs recueils de poèmes, « Desaparecido » (1935) et « Breve tratado de não-versificação » (1948).

PIERRE HOURCADE ECRIVIT SUR CARLOS QUEIROZ, EN 1937

« Ces poèmes (ceux de « Desaparecido »)... assurent à Carlos Queiroz une place singulière, et tout à fait à part, parmi les poètes vivants de sa langue, entre les tenants de la stricte tradition d'une part, et de l'autre, les généreux aventuriers de la révolte et de l'absolu qu'on est convenu, faute d'un vocable meilleur, de qualifier de « modernistes ». Or, moderniste, Carlos Queiroz, intime ami de Pessoa et collaborateur de « Presença », l'est autant que quiconque. Il l'est par sa volonté de refuser les formes et les règles toutes jaites léguées par le passé; il l'est aussi, ce qui à une bien autre portée, en ceci qu'il a toujours traité la poésie non comme un accident, un divertissement, un luxe, ou comme la matière d'un discours raisonnable et versifié, mais comme une fonction de l'être, une manière d'être révélatrice au plus haut degré de tout ce qui, dans une nature d'homme, échappe à l'anecdote et au quotidien, affirme ce qu'il y a de plus individuel, et par là — si étrange que puisse sembler ce paradoxe apparent — ce qu'il y a de plus généralement et profondément humain. Et cependant la pudeur, la sobriété, l'art de l'allusion et de la suggestion qui caractérisent sa manière, l'instinct de musicalité qui lui est propre, l'accent de confiance murmurée qui domine tout le recueil, la spontanéité enfin d'une inspiration franche de parti-pris métaphysique ou esthétique alliée à un rigoureux effort de mise au point dans l'expression, tout contribue à lui donner une certaine apparence classique, disons mieux, à lui faire retrouver, par delà les routines du langage et la paresse des métaphores usuelles, une certaine essence du classicisme portugais, lequel, pas plus que le véritable classicisme français, n'est le privilège d'une époque ou d'une école ».

DEUX POEMES DE CARLOS QUEIROZ

ELEGIE DE L'ENFANCE

Morte l'enfance, ce qui resta
 N'a plus ni beauté ni magie.
 Une banale parodie de présence
 Que les miroirs accusent
 D'avoir peur de la vérité;
 Une âme accablée de mystère
 Et cherchant dans la ténèbre
 Un monde qui n'existe pas.

Morte l'enfance, que faire ?
 La recouvrir d'un sourire,
 Lever au ciel les yeux trempés de larmes
 Et la laisser sombrer
 Dans l'abîme du temps.

Morte l'enfance, que s'éteigne
 Mon sillage à travers la vie
 Désormais sans grandeur ni miracle
 Mais doucement, au moins, doucement
 — Comme les pas sur le sable fin,
 Effacés par la brise
 D'un soir d'été.

VILLAGE

La nuit et moi
 Nous arrivâmes ensemble
 A cette bourgade :
 Un village que je conserve en ma mémoire
 Comme d'une fiancée morte
 On garde le doux souvenir.

Je ferme les yeux, je revois : les maisons, le
 Le kiosque et la fontaine. [moulin,
 On aurait dit qu'on savait qui je suis;
 Et c'est pourquoi quelqu'un, tel moi-même jadis
 Je rangeais mes jouets dans la chambre,
 Les avait rangés là exactement de même.

Enfant ? J'avais cessé de l'être.
 Au temps où ceci se passa;
 Mais je garde la sensation
 (Presque triste, tant attendrie)
 D'être la nuit
 Qui me guidait par la main.

(Traduit par Pierre HOURCADE).